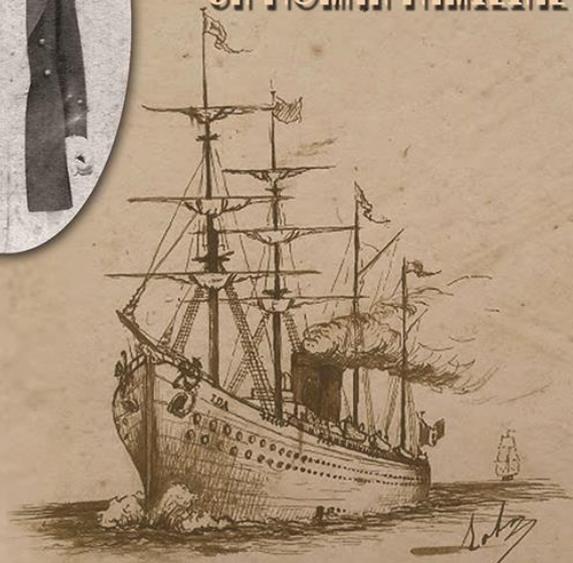


Christine Bernard



ANTONIO

UN ROMAN FAMILIAL



S.S.S. "IDA" Cap. A. Spadina

Les Editions La Gauloise

Christine Bernard

ANTONIO
UN ROMAN FAMILIAL

Les Editions La Gauloise

*« J'ai pour règle de toujours respecter le roman familial
de l'Autre car seul le roman dit la vérité »
(Pierre Assouline)*

J'avais trois ans lorsque mourut mon arrière-grand-mère. Il est typique de constater à quel point les anciens – qui ont tant encombré nos dimanches d'indigestes repas familiaux et nous ont si fort irrités en ressassant à l'envi les souvenirs de leur jeunesse – sortent magnifiés de l'épreuve de la mort. Rapidement, mon arrière-grand-mère redevint « la bonne Mamie », mais surtout la Comtesse, mon père ne se lassant pas de répéter que cette mort le faisait Vicomte. Quinze ans plus tard, le décès de son propre père le faisait Comte à son tour, mais Mai 68 était passé par là et l'heure n'était plus aux titres de noblesse.

Ma mère, quant à elle, n'avait jamais cru à cette « soi-disant » noblesse et ne manquait pas une occasion de stigmatiser les goûts de grandeur de sa belle-famille. Jalousie d'une famille d'artisans et de petits commerçants ? Vengeance d'une femme

déçue par sa vie ? Aucun enfant ne devrait jamais analyser les relations entre ses propres parents.

Le fait est que ces derniers décident un beau jour de se rendre à Rome, berceau de mon arrière-grand-père, afin de faire expertiser la chevalière aux armes de la famille. Rendez-vous est pris au Vatican, où ils diront avoir été accueillis par un cardinal – excusez du peu ! – lequel les conduit au Collège héraldique et les laisse entre les mains du Préfet de l'*Archivio Segreto Vaticano*. Un simple coup d'œil suffit au désagréable, qui lâche en substance : ces armes ont été forgées – entendez : elles sont fausses, ou du moins falsifiées. Quant au nom de S***, il ne figure pas dans nos registres. Un à zéro pour ma mère qui, toute sa vie, en fera des gorges chaudes.

Le *Libro d'oro de la nobiltà italiana* du *Collegio Araldico*, édition de 1910, tombé par hasard entre mes mains une trentaine d'années plus tard, ne m'éclairera pas davantage.

D'après ma mère, Antonio était un imposteur, pas plus noble que fortuné, qui avait vécu aux crochets de sa belle-famille, issue de vigneronns ardéchois. Ne serait-ce que par fidélité à son roman familial, mon père ne pouvait souscrire à cette interprétation. Et moi ? Comment forgerai-je le mien ? C'est peut-être pour me retrouver au-delà de toutes ces contradictions

que j'en vins à fouiller archives familiales et municipales et à arpenter les lieux où s'écrivit l'histoire de la tribu, afin de tenter de reconstituer une interprétation qui me satisfasse. Ma vérité.

1894

Où et quand le fringant Comte italien a-t-il rencontré et séduit la belle Ida qu'il accueille, ce 8 mars 1894, sur les marches de l'autel d'une église niçoise ? L'absence de documents me laisse toute liberté de l'imaginer.

Comme nombre de jeunes gens désœuvrés de la bonne société niçoise, tous deux ont pour commune habitude d'aller admirer les élégantes qui se pressent autour du tout nouveau Palais de la Jetée, récemment édifié à la place de la hideuse *Toupie* incendiée une dizaine d'années plus tôt, le jour même de son inauguration. Sur une infinité de pilotis, une architecture compliquée mêle verrières, structures métalliques et coupole surmontée d'une victoire ailée. À l'intérieur, une salle de théâtre, un somptueux café-restaurant et plusieurs salons où les jetons glissent sur les tapis verts et où les jeunes femmes rêvent de beaux partis.

Ce qui est pour Antonio un simple régal des yeux s'apparente pour la jeune fille à une leçon d'élégance et de maintien. Elle s'applique à imiter les drapés habilement noués sur le haut de la cuisse, qui mettent en valeur le galbe de la jambe et dévoilent sur le pied juste ce qu'il faut de jupons et de dentelles. Derrière un éventail, un livre ou tout autre accessoire aussi décoratif qu'inutile, elle admire les sveltes silhouettes et se gausse sans pitié de ces messieurs plus âgés dont la redingote insuffisamment cintrée dénonce une coupable négligence en matière de mode lorsque, tout à coup, une rafale plus forte manque d'arracher son chapeau qu'un simple ruban retient sous le menton. Les nuages qu'un fort vent d'est accumulait depuis le matin crèvent enfin, lâchant de grosses gouttes tièdes chargées d'une poussière ocre. Aussitôt, les blanchisseuses qui rinçaient leur linge dans l'embouchure du Paillon s'égaillent en courant, leurs corbeilles sous le bras, fuyant la pluie sale et le torrent qui, elles le savent d'expérience, ne va pas manquer de gonfler subitement. Ida, quant à elle, se réfugie dans le splendide café du Palais. Elle n'a que quelques pas à faire pour franchir la passerelle qui enjambe le sable et, paradoxalement, trouver un abri au milieu des vagues. À peine émerge-t-elle de la porte à tambour qu'elle aperçoit un homme de trente ans à peine, brun, bien mis, qui ne se gêne aucunement pour la dévisager. Il a fière allure, dans sa redingote crème, le haut de forme légèrement incliné, main dans la poche, négligemment appuyé à la barre du zinc. Elle fait mine de ne pas y prêter attention, éducation oblige,

mais elle ne se cache pas que ce port altier et séducteur à la fois l'émeut déjà... Les bans seront publiés en octobre à Nice et en janvier à Rome.



C'est en effet à quelques kilomètres de cette cité chargée d'histoire qu'Antonio Carlo Giuseppe Maria Gaetano a vu le jour, à la fin d'un hiver dont la rigueur, dira-t-il, a forgé sa robustesse. Trois degrés pendant tout le mois de janvier, de mémoire d'homme, on n'avait encore jamais vu cela ! Vus du Pincio ou du Gianicolo, les toits de tuiles roses semblaient avoir cédé la place à de blanches collines où les clochers des innombrables églises, basiliques ou simples chapelles figuraient des arbres raides et engourdis. Le fleuve même paraissait, son cours ralenti, et, nappée d'une brume opaque, l'Isola Tiberina disparaissait sous une couche de givre quasi permanente. Chaque matin, des charrettes tirées par une mule sillonnaient la ville et conduisaient vers la fosse commune les mendiants ramassés devant les églises et morts de froid pendant la nuit. Six jours plus tard, ses parrain et marraine le tenaient au-dessus des fonts baptismaux de San Pancrazio Martire, scellant son entrée au sein d'une Église qui, plus d'une fois, influencera son destin.

De ses origines, rien n'est établi : Vincenzo et Massimina sont des vigneronns aisés dont je suppose, sans certitude, qu'ils ont acquis, avec le titre comtal qui y était attaché, l'une des immenses terres des États Pontificaux. Le faire-part et l'acte de mariage nous apprennent qu'au jour de la célébration, la *Contessa* est déjà veuve et tous les membres de la famille intervenus comme témoins, *rentiers*.

De son nom, en revanche, il n'est pas sans tirer quelque fierté. Ce *spadino*, dont est issu le patronyme familial, est l'épée de cérémonie des officiers de marine italiens et, plus largement, symbole de noblesse, tant de race qu'intellectuelle. De fait, pendant des générations, trônera dans le salon familial celle de l'un de leurs ancêtres, aussi prestigieux qu'inconnu : lame trempée et finement travaillée, fourreau de cuir noir incrusté d'or, garde droite et sobre mais richement sculptée, pommeau de nacre...

Riche de ce symbole, Antonio s'est bâti un personnage de capitaine au long cours, sans pour autant jamais révéler à quiconque la nature de ses cargaisons ni leur destination. J'imagine encore, et je frissonne à l'idée qu'il ait pu être l'un de ces infâmes trafiquants de *bois d'ébène* et qu'il ait pu faire fortune en convoyant de la si exotique Afrique vers la toute moderne Amérique des cargaisons humaines. Il se coule si

facilement dans le personnage de l'armateur aisé, qui frète ses propres navires pour un voyage triangulaire dont chacun des trajets décuplera sa mise en une année à peine... Haut en couleurs et fort en gueule, je l'imagine fort bien discutant le prix d'une grosse de nègres qu'il troquerait aux rois de Gorée contre quelques barils d'eau-de-vie ou quelques coffres de verroterie vénitienne. Sa cargaison échangée aux Antilles contre du sucre de canne, il importerait celui-ci en Europe pour y être raffiné puis revendu avec un bon bénéfice. Et pourquoi ne pas recommencer l'opération l'année suivante...

Mais revenons sur terre ! Lorsqu'il vient au monde, le 20 avril 1864, la grande vague abolitionniste a déjà déferlé. Et même si Cuba et le Brésil résistent jusqu'en 1885 et 1888, les jours des armateurs sont comptés ; le trafic peu à peu s'étiole et la Royal Navy n'hésite plus à couler les navires négriers qu'elle croise sur sa route. En témoignent les massacres de Bahia et de Rio.

Et pourtant, une photographie montre Antonio, jeune, en habit de capitaine de vaisseau. Il a de la prestance et me remplit de fierté. Grand, élancé, il porte à merveille le pantalon blanc et la longue veste cintrée à épaulettes. Les cartons descendus du grenier recèlent également une feuille de papier à lettres frappée à l'en-tête du *Mincio* : sous la couronne comtale, une ancre et une bouée qui encadre un chiffre. On y distingue un « S ». Au dos, de l'écriture de mon arrière-grand-mère, la mention « Papier du bateau de Tot », le surnom d'Antonio.

La légende familiale affirme – un autre de ces hauts faits âprement contestés par ma mère – que c’est en revenant de l’une de ces fructueuses expéditions en Amérique, où il aurait avantageusement vendu deux de ses bâtiments, que son troisième navire aurait coulé. Un orage terrible déchire les cieux. Les flots se déchaînent, le vent mugit dans les voiles qui ne tardent pas à se déchirer. Vaillant, le capitaine tente l’impossible pour redresser le navire et sauver son équipage. Mais les éléments l’emportent. À regret, il doit abandonner le vaisseau en perdition. Il se précipite dans sa cabine, juste à temps pour empoigner son trésor. Par miracle, il rejoint la terre ferme, la main crispée sur le trésor qu’il n’a pas lâché. Quand il ouvrira le carton – un carton ? Dans la tempête ? – il ne trouvera qu’un chapeau. Quel sang-froid, ce capitaine qui confond un coffret d’or et un carton à chapeau !

C’est riche de cette seule légende qu’Antonio arrive à Nice. Vient-il chercher fortune dans cette ville, française depuis à peine plus d’une décennie, dans laquelle ses compatriotes se comptent par centaines ? Seule certitude, le mariage est célébré en mars 1894.



Ida, l'épousée, est fille de négociants. Eux-mêmes fils de paysans. De Lavigne en Charavin, ils ne peuvent renier leurs origines. Ancrés dans la terre caillouteuse où ils ont poussé, ils sont travailleurs, austères, âpres au gain. Leur patrie : Bagnols, bourgade du Gard rhodanien où, excepté une chapelle du XII^{ème} siècle et quelques vieilles demeures, aucun édifice ne saurait retenir l'attention. Et pourtant, ne vous fiez pas aux guides touristiques : s'il est un monument à visiter, pompeux bien que sans statues, inusable, lourd et solide comme le granit des montagnes environnantes, c'est bien le caveau de la famille Charavin. Pas de place pour les fleurs, mais un entourage de lourdes chaînes aux mailles carrées. Pas de place pour l'émotion, mais de la majesté et une volonté marquée de se hisser au-dessus de sa condition. Un tel monument ne déparerait pas au Père-Lachaise !

C'est Félicie qui en a fait l'acquisition, au décès de ses parents, Joseph – dit Achille – et Caroline. En cela, elle fait déjà montre de l'ambition qui la dévorera toute sa vie. Une anecdote : alors que sa fille Ida est née le 7 décembre à Bagnols, elle contera jusqu'à ses derniers jours qu'elle a vu le jour à Lyon, en pleine célébration de la Fête des Lumières. Cette fiction entoure d'une aura sacrée une naissance on ne peut plus banale : n'importe quelle enfant ne naît pas la nuit de la fête de la Vierge qui a sauvé de la Grande Peste la Capitale des Gaules. Elle doit être prédestinée. Dans la foulée, elle crée le mythe d'une riche famille

de *soyeux* lyonnais, qui servira ses intérêts et ses ambitions beaucoup mieux que de vulgaires commerçants gardois.

Depuis plusieurs générations, sa famille a accumulé lopin après lopin, sou après sou. De bergers, ils sont devenus cultivateurs. De métayers, ils sont devenus propriétaires. Le père d'Achille labourait, sarclait, fumait, engraisait, ébourgeonnait, vendangeait la clairette, distillait un peu d'eau-de-vie, moissonnait quelques parcelles de froment. Il avait appris à pulvériser du soufre pour protéger la vigne contre le champignon qui poudre ses feuilles d'une vilaine farine blanche. Il avait peuplé les champs d'épouvantails, les chargeant de veiller sur les pêchers de vigne, dont les fruits enchantent le palais et dont les feuilles parfument si agréablement le ratafia, le seul plaisir qu'il s'octroyait, le dimanche après le dîner. S'il chassait quelques passereaux, il les confiait à la cuisinière, qui les accommoderait aux raisins de sa vigne. Ses plus fidèles compagnes étaient Nine et Bijou, ses deux mules qui, sans qu'il eût besoin de se confier, le comprenaient mieux que personne, partageant tout avec lui, le froid, l'ardeur du soleil, les charges de raisin... et jusqu'au pain de son casse-croûte. La vie ne serait pas si pénible, finalement, s'il avait l'aide qu'est en droit d'espérer tout paysan doté d'un fils solide. Mais voilà. Achille n'est pas fait pour cultiver la terre.

Mon roman familial l'avait fait colporteur. Je l'avais imaginé, en hiver, lorsque le travail des champs le laissait libre, chargeant une mule et, de hameau en village, faisant le porte-balle, apportant, tantôt en Auvergne, tantôt en Savoie, les produits achetés à Nîmes ou dans la vallée du Rhône, là où les communications sont les plus développées et les villes les mieux approvisionnées, colportant également les nouvelles, les ragots du village voisin, quelques almanachs et autres *Clef des songes*. Mais peut-être ai-je confondu avec Bernard, dit *Le Parisien* parce que, précisément, il commerçait avec la grande ville... Le fait est que, au détour d'une conversation, mon père me contredit avec force : Achille était boulanger. Aucune trace ne vient accréditer cette version qui, néanmoins, me convient. Sinon, pourquoi aurait-il quitté la maison ancestrale pour installer sa famille dans les beaux quartiers de Bagnols, le Bourg-Neuf ? Et que seraient devenues les terres familiales, dont nul n'entendra plus parler parmi les descendants de Félicie ? Achille les aura vendues pour ouvrir son commerce. Peut-être aussi, en bon fils de paysan, aurait-il fait quelque placement avantageux.

Malgré sa réussite, la terre colle à ses économies qui conservent l'odeur du fumier. Et cette odeur, Félicie ne veut plus la sentir. Elle est lasse de cette région reculée. Elle ne veut plus autour d'elle de ces doigts rêches et de ces draps grossiers. Elle estime avoir maintenant les moyens de vivre en bourgeoise et de

s'épargner les corvées de lavoir. Elle songe à la ville et épouse un commis négociant, Jean-Baptiste, dit Léon, domicilié à Lyon. Félicie se laisse peu à peu gagner par la toute nouvelle notion de confort. Elle voudrait voyager en chemin de fer. *Monter* à Paris... Comme une dame, elle fait donner de l'instruction à ses deux enfants. Elle les élève comme les dignes rejetons des imaginaires *soyeux* lyonnais dont elle les fait descendre : musique, sport... Avec succès. Edmond, son cadet, devient un coureur cycliste de haut niveau et remporte plusieurs titres. Il est également compositeur à ses heures. Quant à Ida, elle chante et joue merveilleusement du piano. Ses mains sont blanches et fines. Une vraie jeune fille de bonne famille.

Au grand dam de Léon, qui conserve tout le bon sens hérité de ses ancêtres paysans, madame Mère rêve maintenant d'entrer dans la bonne société. Délivrée des tâches domestiques dégradantes, sa fille devra pouvoir s'occuper de l'éducation morale et religieuse de ses propres enfants ; les réceptions lui permettront d'avoir une vie propre, en dehors de la maison. Et pour cela, un seul moyen : trouver à Ida un beau parti. Est-ce dans cette intention que la famille s'installe au 15 quai du Midi, à Nice, à deux pas du Théâtre Municipal ?

A suivre...